



**TERRY
TEMPEST
WILLIAMS**

REFUGE

TOTEM



TERRY TEMPEST WILLIAMS est née en 1955 dans le Nevada et a grandi dans l'Utah. Naturaliste et activiste engagée dans la défense des droits des femmes, son combat pour la préservation de l'environnement l'amène à témoigner devant le Congrès à plusieurs reprises et à être invitée à la Maison-Blanche. Elle y dénonce les effets des essais nucléaires réalisés dans le désert du Nevada et qui sont alors minorés par le gouvernement. On lui doit de nombreux récits, essais et poèmes. Voix incontournable de l'Ouest américain, elle enseigne aujourd'hui à l'université de l'Utah.

REFUGE

Le courage de Terry Tempest Williams n'a d'égal que la beauté de son écriture et la profonde compassion de ses observations.

Louise Erdrich

Hommage d'une fille à sa mère morte trop jeune, et d'une femme à la nature blessée, *Refuge* est le livre majeur d'une pionnière de l'écologie américaine.

Le Monde des livres

L'écriture fluide et singulière de cette femme la hisse parmi les plus belles voix du nature writing.

La Croix

Chaque battement d'ailes y est une espérance.

Version Fémina

Superbe.

Marie Claire

Un livre d'une pertinence absolue pour notre existence.

Barry Lopez

Terry Tempest Williams

REFUGE

*Traduit de l'américain
par François Happe*

T O T E M 

TOTEM n°216

Titre original : REFUGE

Copyright © 1991 by Terry Tempest Williams

By arrangement with the author

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2012, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2022, pour la présente édition

EPDF ISBN 978-2-404-01532-3

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Sam Ward

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

*À Diane Dixon Tempest
pour qui le paysage était un refuge*

LES OIES SAUVAGES

*Tu n'as pas à faire preuve de bonté.
Tu n'as pas à faire pénitence
et parcourir cent kilomètres sur les genoux dans le désert.
Il te suffit de laisser le doux animal de ton corps aimer
ce qu'il a envie d'aimer.
Parle-moi de désespoir, de ton désespoir, et je te parlerai du mien.
Pendant ce temps, la Terre continue de tourner.
Pendant ce temps, le soleil et les perles limpides de la pluie
traversent les paysages,
balayant les prairies et les arbres enracinés,
les montagnes et les rivières.
Pendant ce temps, là-haut, dans le bleu pur du ciel,
les oies sauvages reviennent, une fois encore, au pays.
Qui que tu sois, quelle que soit la profondeur de ta solitude,
le monde s'offre à ton imagination,
comme les oies sauvages, il t'appelle de son cri strident et exaltant;
sans cesse, il proclame ta place
au sein de la famille des choses de l'univers.*

MARY OLIVER, *Dream Work*

PROLOGUE

TOUT CE QUI TOUCHE au Grand Lac Salé est excessif : la chaleur, le froid, le sel et l'eau saumâtre. C'est un paysage si étrange qu'on ne sait jamais vraiment ce dont il s'agit.

Au cours de ces sept dernières années, le Grand Lac Salé a débordé, puis il a reflué. Le Refuge d'oiseaux migrateurs de Bear River, dévasté par l'inondation, se remet lentement. Des volontaires travaillent à reconstruire les marais, tout comme je m'efforce de reconstruire ma vie. Je suis assise par terre dans mon bureau, avec les carnets de mon journal intime éparpillés tout autour de moi. Je les ouvre, des plumes tombent d'entre leurs feuilles, des grains de sable font craquer leur dos, des brins de sauge mis à sécher entre des pages de souffrance laissent échapper leur parfum – et je me souviens du pays qui est le mien, de la manière dont il façonne mon existence.

La plupart des femmes de ma famille sont mortes. Cancer. À l'âge de trente-quatre ans, je suis devenue

l'aînée des femmes de ma parentèle. Les pertes auxquelles j'ai dû faire face au Refuge d'oiseaux migrateurs de Bear River, alors que les eaux du Grand Lac Salé ne cessaient de gonfler, m'ont aidée à affronter les pertes au sein de ma famille. Au moment où la plupart des gens abandonnaient tout espoir concernant le Refuge et déclaraient que tous les oiseaux avaient disparu, j'ai ressenti le besoin de saisir son essence. De la même manière, beaucoup battent en retraite devant quelqu'un en train de mourir; moi j'ai choisi de rester.

La nuit dernière, j'ai rêvé que je me promenais au bord du Grand Lac Salé. Un oiseau violet flottait sur l'eau, et les vagues le berçaient doucement. Je suis entrée dans le lac et, avec mes mains en coupe, je l'ai pris pour le ramener sur le rivage. L'oiseau violet est devenu doré, il a baissé la queue, puis il s'est mis à creuser un trou dans le sable blanc où il s'est retiré avant de s'y enfermer, bouchant l'orifice avec du sel. Je suis partie. C'était à la tombée de la nuit. Le lendemain, je suis retournée au lac. Un encadrement de porte en bois était posé là, formant une arche sous laquelle je devais passer. Tout à coup, il s'est transformé en temple d'Athéna. L'oiseau n'était plus là. Il ne me restait plus que mon souvenir.

Dans une autre partie de mon rêve, j'étais dans le cabinet d'un médecin. Il me disait: "Vous avez un cancer du sang et vous disposez de neuf mois pour guérir." C'est alors que je me suis réveillée, troublée et effrayée.

Peut-être que je veux maintenant raconter cette histoire pour me guérir, pour affronter ce que j'ignore, retrouver mon chemin, guidée par l'idée que "la

mémoire est la seule voie qui nous permette de rentrer chez nous”.

Je m'étais retirée du monde. Cette histoire est mon retour.

Terry Tempest Williams

4 juillet 1990

CHEVÊCHES DES TERRIERS

*Niveau du lac: 1281,59 m**

LE GRAND LAC SALÉ est à environ vingt-cinq minutes en voiture de la maison. Partant de l'entrée d'Emigration Canyon, où nous vivons, je roule vers l'ouest et je passe devant la statue de Brigham Young, perchée en haut du monument "This is the Place". Je tourne à droite dans Foothill Drive, je longe le campus de l'université d'Utah, puis je prends encore à droite en direction de l'est jusqu'à South Temple, ce qui nécessite un virage à gauche. Quelques kilomètres plus loin, j'arrive à Eagle Gate, une arche de bronze qui enjambe State Street. Je tourne à droite une fois de plus. À l'intersection suivante, je prends à gauche dans North Temple et je passe devant le Mormon Tabernacle à Temple Square. Ensuite, je

* La profondeur variant selon les endroits, le niveau du lac est déterminé par l'altitude de sa surface au-dessus du niveau de la mer. (Toutes les notes sont du traducteur.)

n'ai plus qu'à suivre les mouettes vers l'ouest en passant devant l'aéroport international de Salt Lake City.

Le Grand Lac Salé: la nature sauvage au bord de la grande ville; un rivage qui avance et recule, causant d'importants dégâts aux autoroutes; des îles trop désolées et trop éloignées pour être habitables; de l'eau dans le désert, mais une eau que personne ne peut boire. L'imposture liquide de l'Ouest.

Je me souviens d'une expérience faite en classe: nous avons rempli d'eau une tasse – la surface du contenu ne faisait que deux ou trois dizaines de centimètres carrés. Puis nous avons versé la même quantité d'eau dans une grande assiette plate – elle couvrait plusieurs centaines de centimètres carrés. La plupart des lacs dans le monde sont comme des tasses pleines d'eau. Le Grand Lac Salé, avec une profondeur moyenne qui ne dépasse pas quatre mètres, ressemble à l'assiette plate. Nous avons ensuite ajouté deux ou trois cuillerées à soupe de sel pour obtenir un taux de salinité comparable.

Poursuivant l'expérience, nous avons laissé l'assiette et la tasse l'une à côté de l'autre sur le rebord de la fenêtre. À mesure que l'eau s'était évaporée, nous avons observé comment l'assiette s'asséchait en se couvrant d'une croûte de sel, bien avant la tasse. Les cristaux étaient magnifiques.

Comme le Grand Lac Salé est situé au fond de ce qu'on appelle le Grand Bassin, le plus vaste système fermé d'Amérique du Nord, il est endoréique: il n'a pas de débouché sur l'océan.

Le niveau de la nappe varie de manière incontrôlable en fonction des conditions climatiques. La surface est exposée au soleil 70 % du temps en moyenne. La température

du lac atteint fréquemment 30 °C et absorbe suffisamment d'énergie pour provoquer l'évaporation de plus d'un mètre d'eau par an. Si les précipitations dépassent le taux d'évaporation, le Grand Lac Salé enfle. Si les pluies sont inférieures à la quantité évaporée, le lac se rétracte. Ajoutons à cela le débit énorme des rivières qui descendent de la chaîne des Wasatch et des montagnes Uinta à l'est, et on commence à voir se dessiner l'image même du changement.

Le Grand Lac Salé est cyclique. À la fin de l'hiver, le niveau monte avec la fonte des neiges dans les montagnes. À la fin du printemps, il commence à baisser lorsqu'il fait suffisamment chaud pour que la perte due à l'évaporation de surface soit plus importante que l'apport combiné des rivières, de l'eau du sol et des précipitations. Il recommence à monter en automne, quand les températures baissent et que l'apport excède la perte par évaporation.

Depuis les observations faites par le capitaine Howard Stansbury dans *Exploration and Survey of the Great Salt Lake*, en 1852, le niveau du lac a connu des fluctuations dont l'amplitude a atteint six mètres et qui ont déplacé le rivage de près de 25 kilomètres à certains endroits. Le Grand Lac Salé est entouré de salants, de plaines couvertes de sauge et de terres agricoles; à la moindre montée des eaux, sa superficie augmente considérablement. Au cours des vingt dernières années, sa taille n'a cessé de varier, passant de 3 900 km² à 6 500 km², sa superficie actuelle. Aujourd'hui, il occupe une surface qui est approximativement comparable à celle de l'État du Delaware ou du Rhode Island. Selon une estimation, si

le niveau augmentait de trois mètres, le Grand Lac Salé recouvrirait 600 km² de plus.

Pour bien comprendre la relation qui existe ici entre la superficie et le volume, il faut imaginer un cône de papier dans lequel on verse un peu d'eau. Il ne faut pas beaucoup de liquide dans le fond pour que le niveau atteigne deux ou trois centimètres. Mais si on voulait faire monter le niveau de deux ou trois centimètres dans le haut du cône, le volume d'eau à ajouter devrait être considérablement plus important. Le fond du Grand Lac Salé est en forme de cône. Il faut beaucoup d'eau pour élever le niveau de deux centimètres lorsqu'il est déjà haut, et il en faut nettement moins pour l'élever en période de basses eaux.

Quand ils parlent du Grand Lac Salé, les natifs de la région du Grand Bassin, et plus particulièrement ceux de la vallée de Salt Lake, utilisent les niveaux du lac comme une sorte de code. Par exemple, en 1963, le lac descendit à 1277,41 m, son plus bas niveau historique. Dix ans plus tard, il atteignait sa moyenne historique, 1280,16 m – pratiquement le même niveau que celui relevé par les explorateurs John Fremont et Howard Stansbury dans les années 1840 et 1850.

Le 18 septembre 1982, les eaux du Grand Lac Salé se mirent à grossir à la suite d'une série de tempêtes. Il tomba dans le mois 17,5 cm de pluie (alors que la moyenne annuelle, calculée sur une période allant de 1875 à 1982, était d'environ 37,5 cm), ce qui en fit le mois de septembre le plus humide dans les annales de Salt Lake City. Le lac continua à monter pendant les dix mois suivants en raison de chutes de neige plus importantes que d'habitude au cours de l'hiver et du printemps 1982-1983, et à cause des

températures exceptionnellement froides (entraînant peu d'évaporation) au printemps 1983. Entre le 18 septembre 1982 et le 30 juin 1983, le niveau s'éleva de 1,55 m – une augmentation record pour une seule saison.

Depuis toutes ces années, dans les rues de Salt Lake City, les conversations ne portent que sur le lac: 1281,37 m, en hausse constante. Il n'est plus un simple décor pour couchers de soleil spectaculaires. Il est devenu le drame même qui se joue en permanence sur la scène urbaine. Tout le monde n'est pas préoccupé par le même niveau. Le plus haut historique enregistré dans les années 1870 était de 1283,69 m. Les édiles savent que si le Grand Lac Salé dépasse 1286,25 m, l'aéroport international de Salt Lake City se retrouvera sous l'eau. Des aménagements situés en bordure du lac furent submergés lorsque le niveau atteignit 1282,59 m. Les fermiers qui voyaient chaque jour leurs terres un peu plus envahies par les flots essayaient désespérément d'élever des digues, ou de vendre. La compagnie de chemin de fer Southern Pacific s'évertuait alors à maintenir ses rails au-dessus du niveau d'eau, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an, comme elle le fait sans relâche depuis 1959.

En ce qui me concerne, ma préoccupation se situait à 1282 mètres, le niveau qui, d'après les indications de ma carte topographique, signifiait l'inondation du Refuge d'oiseaux migrateurs de Bear River.

Il y a des oiseaux que vous utilisez parfois comme indicateurs pour évaluer votre vie. Moi, ce sont les chevêches des terriers, à huit kilomètres de l'entrée du Refuge de Bear

River. Des sentinelles. Tous les ans, elles attirent mon attention sur les rythmes de la nature. Au printemps, je les trouve en train de faire leur nid, en été, elles cherchent de la nourriture avec leurs petits et, en hiver, elles abandonnent le Refuge pour un endroit plus confortable. Ce qui est remarquable chez ces chouettes, c'est leur nid. Il fait saillie sur les salants et ressemble à un poing fermé couvert d'argile. Si vous jetiez un coup d'œil aux doigts fermement serrés, vous distingueriez le trou sombre qui sert d'entrée.

Tssstt! Tssstt! Tssstt!

Non, ce n'est pas un serpent à sonnettes. Ce sont les cris de détresse poussés par les petits de la chevêche des terriers.

Les adultes ont pour habitude de se tenir sur le monticule avec leur proie devant eux, généralement des petits rongeurs, des oiseaux ou des insectes. L'entrée est encombrée d'os et de plumes. Je me souviens avoir trouvé un amas de plumes jaunes comme un tapis sur le seuil – une sturnelle, peut-être. Ces petites chouettes poursuivent leurs proies religieusement au crépuscule.

Les chevêches des terriers font partie de la communauté du désert et elles profitent des terriers abandonnés par les chiens de prairie. Autrefois, les bisons se déplaçaient dans les Grandes Plaines, et ils étaient suivis par les villes de chiens de prairie qui aéraient le sol piétiné et durci par les sabots. Les putois à pieds noirs, les serpents à sonnettes, ainsi que les chevêches des terriers n'étaient pas loin : les petits rongeurs vivant en communauté constituaient une abondante source de nourriture.

La diminution des terres désertiques rend inévitable le déclin de la population des chiens de prairie. Et avec eux

disparaissent les putois et les chevêches. Les serpents à sonnettes s'adaptent plus facilement.

Dans l'Utah, les chiens de prairie et les putois à pieds noirs sont classés parmi les espèces en danger, ces derniers étant même en voie d'extinction. La chevêche des terriers est, quant à elle, qualifiée de "menacée" – la différence avec le statut "en danger" est purement formelle. Près du Refuge, les chouettes deviennent plus sacrées chaque année.

Elles avaient établi leur territoire juste après un des méandres de la Bear River. Chaque fois que je me rendais au Refuge d'oiseaux migrateurs, j'arrêtais ma voiture tout près et je m'asseyais au bord de la route pour les observer. Elles virevoltaient autour de moi, déployant leurs ailes dont l'envergure peut atteindre 60 centimètres. Passant d'un poteau à un autre, elles détournaient mon attention de leur nid. Mesurant une petite trentaine de centimètres, leur corps aux plumes de la couleur des blés est posé sur deux longues pattes grêles. Leur regard pourrait enflammer des herbes sèches. Leurs yeux jaunes intensifient la lumière.

Le sifflement protecteur que produisent les petits de la chouette des terriers est un souvenir adaptatif de leur étroite association avec les crotales de la prairie. Serpent ou chouette? Qui voudrait se risquer à essayer de le découvrir?

À l'été 1983, je m'inquiétai à leur sujet, me demandant si la montée des eaux du Grand Lac Salé avait aussi inondé leur nid. Je fus soulagée non seulement de constater que leur monticule était intact, mais aussi de trouver quatre bébés chouettes debout devant l'entrée. Un des

responsables du Refuge qui passait sur la route s'arrêta pour me faire remarquer que l'année avait été particulièrement bonne pour les chevêches.

— Voilà au moins une bonne nouvelle, lui dis-je. Le lac n'a pas tout emporté.

C'était vers la fin du mois d'août; de fortes concentrations d'oiseaux des rivages trouvaient encore leur nourriture parmi les buissons d'arroche dense submergés.

Quelques mois plus tard, Sandy Lopez, une amie qui habite dans l'Oregon, vint me rendre visite. Nous avions maintes fois parlé du Refuge d'oiseaux migrateurs. Les cygnes siffleurs étaient arrivés et cela semblait être une journée idéale pour une promenade au marais.

Il faut un peu plus d'une heure en voiture pour aller de Salt Lake City au Refuge de Bear River. J'ai remarqué que, souvent, les sujets qu'on aborde en voiture pendant le trajet refont surface dans la conversation plus tard, sur le site.

Il fut question de rage. Des femmes et du paysage. De la façon dont notre corps et le corps de la terre ont été exploités.

— C'est essentiellement une affaire d'intimité, affirmai-je. Les hommes définissent l'intimité en fonction de leur corps. C'est physique. Et ils définissent la terre de la même manière.

— Bien des hommes ont oublié ce à quoi ils sont liés, ajouta mon amie. Il n'est pas impossible que l'assujettissement de la femme et de la nature corresponde à une perte d'intimité au plus profond d'eux-mêmes.

Après un instant de silence, elle tourna la tête vers moi.

— Est-ce que tu ressens de la rage ?

Je ne répondis pas tout de suite.

— Je ressens de la tristesse. Je me sens impuissante, parfois. Mais je ne suis pas sûre de savoir ce qu'est vraiment la rage.

Quelques kilomètres plus loin, je lui demandai :

— Et toi ?

Elle regarda par la fenêtre.

— Oui. Peut-être que tu appartiens à une génération, celle qui vient juste après la mienne, pour qui la souffrance a baissé d'un cran.

Lorsque nous atteignîmes le chemin d'accès au Refuge, nous sortîmes nos jumelles, impatientes de voir les oiseaux. La plupart des espèces aquatiques avaient migré, mais il y avait encore quelques éristatures rousses, des fuligules à tête rouge et des souchets. Le marais brillait comme une topaze taillée.

Alors que nous tournions vers l'ouest, à environ huit kilomètres du Refuge et à un peu moins de deux kilomètres du monticule, je me mis à parler de la chouette des terriers – *Athene cunicularia*. Je racontai à Sandy le jour où nous les avions découvertes pour la première fois, ma grand-mère et moi. C'était en 1960, l'année où ma grand-mère m'avait offert *Le guide Peterson des oiseaux d'Amérique*. Je le sais parce que j'ai indiqué la date sur leur image dans le livre. Depuis, nous sommes revenues chaque année leur présenter nos respects. Des générations et des générations de chevêches des terriers ont grandi ici. Je me tournai vers mon amie, lui expliquant que quatre bébés chouettes avaient survécu à l'inondation.

Nous étions impatientes de les voir.

Nous nous trouvions maintenant à moins d'un kilomètre et je n'apercevais toujours pas le monticule. Je lâchai la pédale d'accélérateur et garai la voiture. J'avais l'impression d'être en terre inconnue.

Le nid avait disparu. Rasé. À la place, à une quinzaine de mètres, s'élevait un bâtiment en parpaings portant un panneau : LA BERNACHE DU CANADA — CLUB DE CHASSE. Une clôture nouvellement installée écrasait les herbes et une affiche manuscrite y avait été fixée : ENTRÉE INTERDITE.

Nous sortîmes de la voiture pour aller à pied jusqu'à l'endroit où le monticule s'était toujours trouvé, aussi loin que je pusse m'en souvenir. Disparu. Pas la moindre pelote de régurgitation.

Un pick-up bleu s'arrêta près de nous.

— Salut! (D'un petit geste, ils soulevèrent leur casquette de base-ball.) Vous cherchez quelque chose?

Je ne répondis pas. Sandy non plus. Je plissai les paupières.

— On les a pas tuées. Les types du service d'entretien des routes sont venus et ils ont gravillonné l'endroit. C'était pas du luxe. Je veux dire, faut bien admettre que ces chouettes sont des petites emmerdeuses plutôt dégoûtantes. Elles arrêtent pas de chier partout si vous les laissez faire. Et puis, essayez un peu de dormir avec elles dans le coin, qui hurlent toute la nuit. Elles pouvaient pas rester là. De toute façon, on a parié avec les gens du coin qu'on allait les retrouver quelque part dans les environs l'année prochaine.

Les trois hommes assis sur le siège avant du véhicule levèrent les yeux vers nous, ils soulevèrent à nouveau leur casquette et repartirent.

L'esprit rationnel est séparé de l'esprit violent par une cloison d'acier qui a pour nom la retenue. Je faisais l'expérience de la rage. J'avais le feu au ventre.

Je retournai au Refuge quelques jours plus tard. J'imagine que j'avais envie de voir le monticule à nouveau à sa place et la famille de chouettes en train de sautiller dessus. Bien sûr, il n'y avait rien.

Je m'assis sur le gravier et me mis à lancer des cailloux.

Par hasard, le même pick-up bleu avec les trois types vint à passer et s'arrêta devant moi : les propriétaires auto-proclamés du tout nouveau club de chasse LA BERNACHE DU CANADA.

— Salut, m'dame ! Vous cherchez encore ces chouettes ? Ou est-ce que c'était des moineaux ?

L'un d'eux me fit un clin d'œil.

Tout à coup, avec une clarté étonnante, je me représentai le nid des chevêches – ce poing fermé couvert d'argile posé sur les salants. Celui-là même que l'un de ces types à la bedaine pleine de bière débordant sur sa ceinture avait rasé.

Je m'avançai calmement jusqu'à leur camion et plaquai mon ventre contre la portière. Levant le poing à quelques centimètres du visage du conducteur, très lentement, je pointai le majeur vers le ciel.

— Pour vous. De la part des chouettes. Et de la mienne aussi.

Ma mère trouva cela effroyable. Non pas la perte des chevêches des terriers, bien qu'elle en fût attristée, mais ma

conduite. Une femme ne fait pas de geste obscène à un homme, quelles que soient les circonstances. Vraiment, elle ne savait pas d'où je tenais ça, dit-elle en secouant la tête.

cet ouvrage a été numérisé
par atlant'communication
(Vendée)